

## UN BEAU LUNDI

## I

Je venais d'achever ma philosophie, aux mains d'un honnête homme, qui ne me reconnaît pas du tout quand nous nous croisons sur le boulevard ; car, ainsi que moi, cet homme a fait du chemin... J'entends le chemin de Douai à Paris.

En vérité, ce n'est pas à lui que je dois les rares leçons de philosophie dont le temps m'a démontré la justesse : c'est à mon oncle et tuteur Adalbert, esprit simple et agréable, encore bien que systématique.

Qu'il m'arrivât d'exprimer devant cet oncle un vif désir, une opinion absolue, un sentiment passionné, M. Adalbert me répondait :

"Patience ! attends seulement trois ou quatre lustres... (on sourira à ce mot de *lustres*, qui est d'ailleurs très bon français, et que mon oncle lâchait sans sourciller) et tu viendras me dire : "Que j'étais bête à dix-huit ans !"

## II

Mon oncle Adalbert ne m'a pas laissé le temps de lui porter la réponse.

Sur le pas de la soixantaine, il a fini comme un beau soir d'automne.

La veille de sa mort, il me remit la liste des gens à inviter au repas des messes, avec l'indication des vins à offrir. Il m'enjoignait surtout, avec une bonne humeur étrange, de ne pas oublier un sien cousin, cultivateur aux environs de Rouen. Les deux amis ne s'étaient pas vus depuis les jours de leur commune enfance, qui remontait à l'affaire l'ualdès, un crime *bon teint*, le seul qui *soit resté*, avec le procès de La Farge, suivant les propres expressions de mon oncle. Il n'eût pas dit autrement : "On bâtissait bien dans ce temps-là."

Mon oncle Adalbert attachait une idée plaisante à cette invitation... il en riait presque.

Cette drôlerie vous peint l'homme. Il était brave et bon. Mourir était pour lui une opération aussi naturelle que dormir ou boire, et aussi prévue. Il faut bien laisser la place aux autres : tel fut son mot. Cette idée de passer du présent

## LUNE DE MIEL QUI PROMET



Elle. — Ho ! Les malheureux journaux qui annoncent notre mariage ! Tous les gens de l'hôtel vont maintenant avoir les yeux sur nous. Ce n'est pas de sitôt qu'on m'y reprendra à annoncer mon mariage !

dans l'inconnu, qui affolait d'épouvante le génie d'un Pascal et rempli d'horreur la vieillesse de Johnson, ne changeait rien à l'humeur ordinairement gaie de mon oncle, et lui inspirait même des plaisanteries d'un goût bizarre. Il mourut. Je devais tout à ce simple et large cœur, et je le pleurai sincèrement.

Cinq ou six jours s'écoulèrent, puis dix, et il fallut songer enfin au *dîner d'obit*. Dans ce pays-là, et dans bien d'autres, j'imagine, il ne ferait pas bon d'esquiver la cérémonie. Une meilleure raison, une raison sacrée eût d'ailleurs, même en l'absence de la coutume, vaincu mes répugnances : c'était la volonté du défunt.

Les gens de la campagne dominaient sur la liste de mon oncle Adalbert, qui était lui-même né dans un village du Pas-de-Calais.

La ville ne devait être représentée que par le cousin Diérick, sa femme et leurs enfants. Le nom de Diérick était accompagné sur la liste de ce précieux commentaire : "Nous nous appelons cousins... sans en être bien sûrs ; mais ils ne m'ont jamais oublié dans leurs événements."

J'écrivis moi-même les lettres d'invitation ; car je voulais que tout fût fait irréprochablement, par respect pour un mémoire chérie. Et puis, vu l'intention formelle où j'étais, après la mort de mon seul ami, de venir m'établir à Paris, vraiment ce n'était pas la peine de laisser de moi une méchante impression.

Tous les invités me répondirent affirmativement, sauf ceux de la campagne, qui ne mettent pas volontiers *la main à la plume*.

Mais je n'avais pas besoin de leur "présente" pour être sûr de leur "oui".

Mme Diérick, parlant au nom des siens, dans un aimable et correct billet de condoléances, m'annonça l'exception de son fils, qui, pour le moment, voyageait en Irlande, le reste de la famille se ferait un devoir de répondre à l'invitation posthume d'un ami aussi digne de regrets.

Ces dix lignes avaient de la tournure.

J'aurais dû être au moins intrigué... mais j'étais encore tout à mes larmes. On ne pleure pas si longtemps ; c'est le moins qu'on pleure bien. A dîner, j'eus à ma droite Mme Diérick. Le reste de la famille indiquée par sa lettre comprenait M. Diérick, dont on n'a rien à dire, et leur fille Laurence, une jeune personne remarquablement intelligente, à ce qu'on disait. Cependant, pour mon malheur, je n'avais jamais cherché à la rencontrer, la croyant desséchée par la lecture, un peu théâtrale et coquette.

Comment nier les fluides, l'instinct, le pressentiment ?

Laurence reçut mon salut et mon remerciement d'un air visiblement raide et gêné, comme si elle ressentait l'injustice de mes pensées envers elle... et je n'en avais jamais touché un mot à personne. Je n'avais pas même vu Laurence plus de quatre fois dans ma vie ; je ne lui avais jamais parlé. Sa réputation d'esprit difficile, et un mot vrai ou faux d'elle sur moi, répété bêtement, nous avait séparés pour la vie. Ce n'était pas bien grave : on lui aurait demandé ce qu'elle pensait de moi, et elle aurait répondu :

"C'est un fat !"

A quoi j'avais riposté, toujours par intermédiaire :

"Elle fait bien de le croire, car elle n'en verra jamais rien."

Et dans la rue, quoique alliés, nous ne nous regardions pas.

Malgré tout, je faillis me battre un

## POUVOIR DANGEREUX



Lui. — Je pourrais vous hypnotiser au point de vous forcer en moins d'une heure à me prendre par le cou.

Elle. — Si je voulais, je vous ferais faire la même chose en deux minutes.

jour pour elle avec Jules Périez, qui en disait du mal. Arrangez tout cela... c'est la province !

## III

Au dîner des messes, Laurence fut placée à table entre deux fermiers. L'un avait des boucles d'or aux oreilles ; l'autre, en guise de bijoux, exhibait le bout de cuivre d'un étui de pipe. La jeune fille fit bonne mine entre ses deux voisins, quoiqu'il y eût du mérite à ne pas les tenir pour des curiosités.

Quelquefois, à certaines sorties, nos regards se rencontraient. Nous avions alors, Laurence et moi, des sourires jumeaux, de ces sensations du comique, fugitives et réprimées, qui trahissaient toutes les sympathies. Même, nous échangeâmes quelques mots, où il y avait, quand j'y pense, tout un monde à poursuivre, à trouver, à reconstruire. Mais, vous le savez aussi bien que moi, lorsque la Destinée a dit : *Il arrivera ceci ou cela*, les âmes captives ont beau palpiter et battre de l'aile dans leur cage ! Et cependant trois mots de plus, dits à propos, m'eussent peut-être fait entrevoir le bonheur. Je constate simplement ; au fond, ne regrettant rien, sachant à quoi tiennent les choses, et quels inévitables retours cache le sourire ému d'une femme.

On but beaucoup de corton, *par ordre*, à ce dîner des messes. Les fermiers se déclaraient offensés, si on ne leur faisait pas raison à tout coup. Quand, aux approches du soir, on apporta soudain les lampes, je surpris l'œil de Laurence fixé sur moi avec une expression d'intense examen, de méditation et un peu aussi de reproche. Son front et son cou resplendissaient de blancheur, et je lui fus redevable de l'émoi d'une apparition, à la brusque entrée des lumières. Cet émoi ne me fut pas tout agréable. Rien ne nous